Zeitschrift: Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne

Herausgeber: Université de Lausanne, Faculté des lettres

Band: 19 (1945)

Heft: 3

Artikel: Orient et Occident

Autor: Regamey, Constantin

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-869989

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 06.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

19e année N° 3 Juillet 1945

ÉTUDES DE LETTRES

Bulletin de la Société des Etudes de Lettres, N° 62

ORIENT ET OCCIDENT

Première leçon, prononcée le 30 avril 1945, du cours de civilisations orientales dont M. Constantin Regamey a été chargé à la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne.

Trop absorbés par les événements historiques qui se déroulent en Europe, nous ne prêtons pas grande attention au développement de la situation en Asie. Nous ne l'envisageons que sous l'angle de la guerre contre le Japon et nous sommes disposés à considérer cette guerre comme l'affaire exclusive des peuples anglo-saxons. Pourtant on commettrait une grave erreur en sous-estimant l'importance du facteur oriental dans la configuration future du monde. L'époque de l'isolement, l'époque où chaque partie du monde semblait avoir son histoire à part est définitivement révolue. Le développement des moyens de communication, les principes de la guerre totale, les exigences de l'économie moderne ont largement contribué à l'enchevêtrement de tous les facteurs ethniques et géographiques du monde entier. Chaque événement important provoque automatiquement des répercussions dans les autres parties du monde. Nous entrons en une période d'universalisme. Et dans l'ensemble de problèmes que l'avenir nous pose, le monde oriental, avec ses ressources humaines inépuisables, avec ses énormes richesses naturelles et avec son fanatisme idéologique, nous réserve les plus grandes surprises militaires et politiques autant qu'économiques, voire même culturelles. Pour mieux comprendre la portée de ce problème, il serait utile de passer rapidement en revue les aspects multiples que l'antithèse Orient-Occident a revêtus au cours des siècles.

Le problème ne se pose pas pour l'époque historique la plus ancienne, celle qui précéda la naissance de la civilisation gréco-latine. L'antithèse n'existait pas encore. Au premier abord on serait même tenté d'affirmer qu'à l'aube des temps historiques seul l'Orient comptait comme monde civilisé. A l'époque du plus grand épanouissement politique et culturel de l'Egypte et des empires mésopotamiens, l'Europe n'était pas encore sortie de l'âge de la pierre. Des fouilles récentes, qui ont mis à jour de très importants vestiges d'une haute civilisation fleurissant dans l'Inde et en Chine au quatrième millénaire av. J.-C., déplacent le foyer primitif de la civilisation encore plus à l'est. Cependant ce point de vue purement géographique serait superficiel, puisque cette ancienne civilisation, qui d'ailleurs n'était guère homogène, n'avait pas encore de traits spécifiquement orientaux. On pourrait la considérer plutôt comme une source commune des grands ensembles culturels qui devaient, plus tard, s'opposer comme deux mondes différents : l'Orient et l'Occident.

Ce n'est qu'à partir de l'entrée des Grecs dans l'arène de l'histoire que cette opposition commence à s'esquisser plus nettement. En effet, l'originalité du peuple hellénique qui, tout en profitant en abondance de l'expérience des civilisations qui l'avaient précédé, sut transformer ce patrimoine en éléments entièrement nouveaux, qui sut créer dans ses institutions politiques et sociales, dans son art, dans sa philosophie un ordre inconnu jusqu'alors, constitua le facteur qui permit à ce petit peuple balkanique de surgir à la surface du monde antique comme une puissance civilisatrice digne de faire face à l'ensemble de toutes les autres civilisations anciennes. Grâce à l'élan juvénil et créateur d'une part et, d'autre part, à l'attachement obstiné à une tradition surannée, le contraste s'accentuait de plus en plus. A l'époque des guerres persanes ce contraste devint une opposition marquée. Ce ne furent plus des guerres entre deux peuples, mais une lutte entre deux civilisations diverses, entre deux façons d'envisager la vie. Toutes défensives d'abord, de la part des Grecs, ces guerres devinrent offensives avec

l'avènement d'Alexandre le Grand. En moins de sept ans les armées macédoniennes et grecques parvinrent à envahir tout le territoire occupé jadis par les grandes civilisations orientales de l'antiquité et entrèrent, pour la première fois dans l'histoire de l'Occident, sur le terrain lointain et fabuleux de l'Inde. L'expédition des Indes mise à part, ces conquêtes merveilleuses ne furent pas sans lendemain. Elles établirent la domination européenne sur le territoire oriental pour de longs siècles. Cette domination, qui se traduisit d'abord par la création de plusieurs Etats grecs en Egypte, en Asie Mineure, en Syrie, en Mésopotamie, en Iran et jusqu'aux confins de l'Inde, fut encore renforcée au moment où l'hégémonie du monde antique passa de la race grecque à la race latine. A partir de ce moment l'ancien monde civilisé ne constitua pendant six siècles qu'un seul Etat : l'Empire romain. Certes, il existait au delà de cet immense organisme politique les empires indiens, chinois, japonais et indochinois. Mais le contact entre ces Etats et l'Empire romain, qui se bornait à des relations commerciales bien sporadiques, était trop vague pour qu'on puisse parler d'une véritable opposition entre les deux civilisations.

On pourrait donc croire que cette opposition, ébauchée au temps des guerres persanes, s'effaça complètement, qu'elle fit place plutôt à une synthèse culturelle. En effet, les anciennes civilisations orientales profitèrent largement de leur contact avec le monde occidental. On trouve jusque dans l'Inde des traces d'une profonde influence grecque, surtout dans le domaine des sciences et de l'art. Les découvertes helléniques en astronomie et en mathématiques contribuèrent à enrichir considérablement la science orientale, les tragédies grecques furent jouées à la cour des rois parthes et il est presque sûr que le théâtre indien, bien que très différent des modèles grecs, doit sa genèse à l'influence hellénique. L'origine grecque du style sculptural indien, dit de Gandhara, qui apparaît au début de notre ère est hors de doute. Le fait est d'autant plus important que ce style fut transporté par l'entremise du bouddhisme jusqu'en Chine et au Japon, et c'est ainsi que le type bien connu des

statues de Bouddha remonte, dans ses origines, à l'Apollon hellénique.

Non moins nombreuses furent les influences en sens inverse. Ce qui est surprenant, c'est qu'elles se laissent constater dans le domaine politique où, semble-t-il, les Grecs et les Romains avaient créé des institutions plus modernes de beaucoup. Pourtant ils abandonnent leurs systèmes républicains pour revenir aux principes monarchiques avec des particularités nettement orientales, tel l'absolutisme illimité du monarque et sa déification. Mais c'est surtout dans le domaine religieux que l'influence asiatique fut la plus sensible. Le panthéon gréco-latin s'enrichit de nombreuses divinités nouvelles qui avaient leur origine dans le monde oriental : tel le culte de Sérapis institué par les Ptolémées en Egypte, les mystères d'Isis qui à Rome même eurent des adeptes, l'adoration, née en Syrie et en Asie Mineure, d'Adonis et de la Magna Mater. Mais bien plus grande fut la carrière du dieu iranien Mithra dont le culte s'était si largement répandu dans le monde romain qu'il pouvait être considéré, aux premiers siècles de notre ère, comme le rival le plus important du christianisme en Europe. Des travaux récents ont décelé de profondes influences orientales dans les conceptions mystiques du gnosticisme et jusque dans l'idée du Logos qui joua un rôle si important dans la métaphysique primitive du christianisme. Il est également permis de supposer que le platonisme n'aurait jamais évolué vers le mysticisme néoplatonicien sans des influences orientales.

Cependant on ne doit pas exagérer la portée de ce croisement des influences. Malgré le contact étroit qui dura plus de cinq siècles, une synthèse complète des deux civilisations ne s'était pas opérée, les différences psychiques séparant les deux mondes étant trop prononcées pour qu'un amalgame harmonieux fût possible. Aucune des deux civilisations n'était disposée à se laisser profondément influencer par l'autre, chacune conservait jalousement le sentiment de sa supériorité. Caractéristique à cet égard est l'attitude des Grecs vis-à-vis des religions orientales et des traditions des pays tombés sous leur

domination. Certes, impressionnés par l'antiquité et le cachet mystérieux de ces traditions, les Grecs étaient curieux de les connaître. Mais leur curiosité était facilement satisfaite. Il leur suffisait de constater que les panthéons étrangers se laissaient, sans grande peine, identifier avec leur propre panthéon ; d'Amon-Ra égyptien, d'Indra indien, de Horus égyptien ils faisaient Zeus, Ares, Apollon. Ils trouvaient dans ce procédé naïf et artificiel la confirmation de leur idée que les dieux grecs étaient adorés dans le monde entier et, tout en empruntant aux peuples indigènes de nouveaux rites et mystères, ils continuaient à pratiquer leur propre religion.

De même, les populations orientales, en s'appropriant certains éléments grecs, ne s'en rendaient même pas compte et n'en devenaient pas plus « occidentales ». Par exemple, la tradition indienne, malgré les nombreux emprunts helléniques dont nous avons déjà parlé, n'a conservé aucun souvenir d'Alexandre le Grand ni même des Etats grecs qui existèrent pendant des siècles aux confins de l'Inde. Il n'y a qu'une seule exception, mais une exception très instructive. Il y eut un roi bactrien d'origine grecque, ainsi que l'indique son nom — Ménandre — qui réussit à élargir ses domaines jusqu'au Pendjab dans l'Inde septentrionale. Or, la tradition bouddhique nous a transmis le souvenir de ce monarque dans un des textes philosophiques les plus intéressants du bouddhisme : *Les questions de Milinda*. Il est évident que sous le nom mutilé de Milinda se retrouve Ménandre. Mais à part ce nom, le souverain décrit dans le texte n'a rien de grec et ne diffère nullement d'un raja indien typique. De même l'historiographie chinoise de l'époque, en mentionnant de rares expéditions des voyageurs chinois à l'ouest, conçoit l'Empire romain à l'instar de l'Etat chinois et ne garde aucun souvenir des particularités culturelles de cet empire.

D'ailleurs l'équilibre politique établi par Alexandre le Grand et, plus tard, par les Romains ne fut jamais complet. La frontière orientale de l'empire fut toujours menacée par les incursions barbares. Ce furent d'abord les Parthes, ensuite leurs héritiers, les Sassanides, plus tard les Huns, qui constituèrent

un danger beaucoup plus sérieux. C'est ainsi que l'opposition Orient-Occident prit la forme d'une menace constante d'invasion, ce qui ne contribua nullement à un rapprochement culturel entre les deux mondes. La menace devint encore plus grande à partir du moment où le fanatisme d'une nouvelle religion créée par Mahomet parvint à unifier le Proche-Orient pour le lancer contre l'Europe. Ce n'est qu'à grand peine que le monde occidental réussit à arrêter, à la bataille de Tours et Poitiers, le flot envahisseur des Arabes. Mais le danger du côté de l'Islam subsistait toujours, même après la défaite arabe en Espagne au XVe siècle et après l'affaiblissement de l'ancien califat, puisqu'une nouvelle puissance musulmane, l'Empire ottoman, continuait à attaquer l'Europe orientale, et cette menace ne fut écartée définitivement que vers la fin du XVIIe siècle, après la défaite turque aux portes de Vienne. A côté de ce danger venant du Proche-Orient, il y avait encore de sanglantes invasions des hordes mongoles, plus terribles encore puisqu'elles visaient à la destruction totale du monde européen.

Il est clair que, dans ces conditions, les relations entre l'Orient et l'Occident n'eurent qu'un aspect : celui d'une lutte acharnée pour l'existence, et jamais encore, au cours de l'histoire, le départ entre les deux mondes n'avait été si accusé. Il est vrai que le contact du monde européen avec la civilisation musulmane pendant les croisades, malgré les luttes incessantes, contribua à un enrichissement considérable de la culture européenne, surtout dans le domaine matériel. Quant aux rapports spirituels, il est intéressant de noter que le monde occidental ne prit aux Arabes que ce qui lui appartenait de bon droit : la philosophie grecque, depuis longtemps oubliée en Europe et conservée dans les écrits des savants musulmans. L'opposition entre les deux civilisations était si prononcée que les uns ne prenaient aux autres que ce qui leur était apparenté et méprisaient réciproquement les éléments originaux de leurs civilisations. Il convient d'ajouter que, durant toute l'époque de lutte entre l'Europe et l'Orient, les grandes civilisations de l'Extrême-Orient, l'Inde, la Chine et le Japon, demeuraient complètement à l'écart, étaient

entièrement ignorées du monde occidental et ne se souciaient guère elles-mêmes de l'Europe.

Ce ne fut qu'au XVIIe siècle, au siècle qui marqua la fin de la menace orientale pour l'Europe, qu'une nouvelle situation se créa. Ce fut un revirement complet. Les puissances orientales ne constituaient plus aucun danger pour le monde occidental, par contre l'Europe partit à l'assaut de l'Orient. Cette fois-ci les méthodes furent différentes. Aucune invasion massive, plutôt une infiltration constante, d'abord paisible, n'ayant que des buts commerciaux, ensuite de petites expéditions militaires qui s'emparaient sans peine des immenses richesses de l'Orient. Le monde oriental fut pris au dépourvu par cette méthode. A peine eut-il le temps de se rendre compte du danger qu'il courait, qu'il était déjà solidement subjugué. Nous reviendrons à l'instant à l'explication de la facilité inouïe avec laquelle les énormes empires orientaux tombèrent aux mains des Européens. Cette conquête dura un siècle et demi environ, et vers la fin du siècle passé tout l'Empire indien, la plus grande partie de l'Indochine et tout l'Archipel malais se trouvent déjà aux mains des Européens. Les immenses espaces de l'Asie septentrionale appartiennent à la Russie et les tribus de l'Asie centrale sont sous le contrôle de cette puissance. Seuls le Japon, la Chine et le Tibet restent souverains, tandis que les autres Etats orientaux — le Siam, la Perse, les pays arabes de l'Afrique septentrionale — ne jouissent que d'une souveraineté nominale en dépendant entièrement de la volonté des puissances européennes. L'Empire ottoman ne garde en Europe que de maigres possessions balkaniques et se voit contraint, en Egypte, de céder l'hégémonie aux Anglais. Une nouvelle époque s'établit dans les relations entre l'Orient et l'Occident qu'on pourrait nommer l'époque coloniale. Elle est caractérisée par des traits inconnus aux temps antérieurs. Une hégémonie occidentale existait déjà à l'époque des Etats hellénistiques et de l'Empire romain. Mais, pour la première fois dans l'histoire, les peuples occidentaux entrèrent en contact direct avec le monde oriental tout entier. Pour la première fois également notre connaissance de l'Orient reçut des bases solides.

non seulement grâce à l'élargissement du champ des études, mais aussi par le fait que cette expansion coloniale coïncida avec l'épanouissement des investigations géographiques, historiques, culturelles et linguistiques dans la science européenne. On ne se contenta plus des connaissances superficielles qui suffisaient jadis aux Grecs. On s'intéressa aux détails, aux particularités, aux éléments qui différaient de ce qu'on pouvait trouver en Europe. Un champs immense d'exploration s'ouvrit devant les savants européens. Poussés d'abord par la simple curiosité, ils durent bientôt constater que le monde oriental contenait des trésors culturels inestimables, qu'il fournissait la clef de la solution de problèmes jusque là inextricables. Dans l'enthousiasme des premières découvertes on alla jusqu'à affirmer que la civilisation orientale était de beaucoup supérieure à la nôtre. On ne se borna plus aux pures recherches scientifiques, on chercha à transplanter certains éléments culturels de l'Orient sur le sol occidental. On vit se créer, en Europe et en Amérique, des sociétés philosophiques et des sectes prêchant des idées empruntées aux religions orientales, on put constater l'infiltration abondante des éléments orientaux dans l'art et dans la littérature de l'Europe, même la politique et la sociologie subirent ces influences. Telle fut, par exemple, la théorie de l'inégalité des races et de la supériorité de la race arienne. Les créateurs de cette théorie pseudo-scientifique, J.-A. Gobineau et H. Chamberlain, s'inspirèrent des idées particulières aux Indes, inégalité des castes, supériorité des Aryas, et cherchèrent à les adapter aux conditions européennes.

On doit pourtant souligner que presque toutes ces théories, surtout celles qui sont les plus connues, ne reposent que sur une connaissance par trop insuffisante du vrai Orient. Elles présentent pour la plupart des improvisations européennes, qui ont pour base quelques idées orientales choisies et interprétées d'une façon tout à fait arbitraire. En cherchant à faire de la réclame à l'Orient, elles ne font qu'en fausser l'image. Et pourtant elles sont presque les seules sources d'information sur l'Orient accessibles aux non-spécialistes. Avouons-le franchement :

après un demi-siècle de recherches dans ce domaine — et malgré l'existence d'une énorme littérature contenant le résultat de ces recherches —, le grand public puise ses informations sur l'Orient dans quelques romans de Loti ou de Claude Farrère, dans les reportages de voyageurs et de journalistes, dans quelques travaux anglais de publicistes chinois qui ont eu la chance de jouir d'une grande publicité et dans la littérature théosophique. Il en résulte une confusion d'idées qui est, peut-être, pire qu'une ignorance absolue.

On peut constater les mêmes symptômes du côté oriental. Impressionnés par la civilisation matérielle du monde occidental, les peuples d'Orient crurent d'abord sincèrement à la supériorité de cette civilisation et tâchèrent, tant bien que mal, d'imiter les modèles européens et américains. Mais cette admiration tourna bientôt en désillusion et même en hostilité. Les peuples d'Orient ne virent que les pires côtés de notre civilisation. On leur envoyait des missionnaires, mais derrière ces missionnaires arrivaient des marchands qui les exploitaient et les dépouillaient de leurs richesses, des soldats qui leur imposaient une domination étrangère. Les missionnaires leur parlaient de l'égalité de tous les hommes devant Dieu et, en même temps, les indigènes se voyaient traités par les blancs avec dédain comme une race inférieure. En venant en Europe ils étaient frappés par le contraste entre les idéaux sublimes dont on se réclamait et la vie réelle où personne ne se souciait de ces idéaux. Il en résulta d'abord de la méfiance, ensuite la conviction que la civilisation européenne est complètement dépourvue d'éléments spirituels et plongée dans un matérialisme grossier. Et c'est là la cause principale de leur hostilité envers les Occidentaux, mêlée à un dédain qu'on ne cherche plus à dissimuler.

Nous voyons donc que, malgré l'interpénétration constante entre l'Orient et l'Occident, les deux civilisations se trouvent encore bien loin d'une compréhension mutuelle. Au contraire, par suite d'une connaissance réciproque insuffisante, elles se créent une idée fausse l'une de l'autre et s'obstinent à accentuer

les divergences au lieu de les effacer. Il convient de se demander en quoi ces divergences consistent en réalité. Nous avons vu que la thèse du matérialisme de la civilisation occidentale et du spiritualisme de la civilisation orientale est trop simpliste et ne repose que sur une appréciation superficielle des faits. Les différences sont bien plus subtiles et compliquées. Il est hors de doute que les tendances spirituelles présidèrent au développement culturel en Occident tout autant qu'en Orient. C'est plutôt l'attitude concernant la réalisation des idéaux spirituels qui constitue la différence essentielle entre les deux civilisations. L'homme de l'Occident est doué d'un instinct créateur très développé. En concevant un idéal il cherche aussitôt les moyens de le réaliser. En constatant le contraste entre l'idéal spirituel et la vie matérielle, il cherche à modifier la vie conformément à cet idéal. D'où une tendance continue aux réformes, à la création de nouvelles réalités. Cet instinct se reflète même dans le domaine de la religion. Un des traits caractéristiques du christianisme, qui le distingue de toutes les autres religions, est précisément cette tendance à réaliser son idéal déjà ici-bas, à adapter la vie quotidienne aux principes suprêmes de la religion, à créer le royaume de Dieu sur la terre.

L'attitude d'un homme d'Orient est toute différente. Il perçoit aussi bien le contraste entre les idéaux spirituels et la vie réelle. Mais au lieu de réformer cette vie, il préfère fuir la réalité et se tourner vers la contemplation pure de l'idéal. Persuadé que rien ne peut améliorer le monde matériel, il accepte passivement ses défauts et ne voit le salut que dans une émancipation absolue de tout lien matériel. Tandis que l'idéal suprême du chrétien est de créer le royaume de Dieu sur la terre, l'idéal oriental aspire à un anéantissement complet du monde matériel. Absorbé dans la contemplation de l'au-delà, il se soucie peu de ce qui se passe ici-bas. C'est la source de son manque d'intérêt pour le développement social et technique, la raison de l'inexistence, pour les peuples de l'Orient, de l'Histoire au vrai sens du mot. La notion même du progrès historique leur est complètement étrangère. Seul le progrès individuel les intéresse, le progrès qui

consiste en une émancipation de l'âme, à travers les vies consécutives, de tout ce qui la rattache au monde matériel. Ayant atteint un certain niveau de développement, les grandes civilisations orientales s'y sont arrêtées et y restent depuis des siècles, voire même depuis des milliers d'années. La civilisation indienne ou chinoise au XIXe siècle ne différait que dans les détails de ce qu'elle était aux premiers siècles de notre ère. Cette attitude explique la réaction toute passive des peuples orientaux vis-à-vis de l'invasion européenne.

Les différences ne s'arrêtent pas là. Il convient de souligner encore un fait d'importance capitale. Avec toute son ardeur pour la réalisation pratique des idéaux suprêmes, l'Occidental a beaucoup plus de peine à choisir ses idéaux que l'Oriental. Il lui manque cette foi inébranlable que l'Oriental a conservée jusqu'à présent. Au moyen âge certes, et jusqu'au moment où les dogmes de la religion chrétienne furent mis en doute, il existait un idéal universellement reconnu. Mais à partir de la Renaissance et de la Réforme, on eut la hardiesse de soumettre ces dogmes aussi à une analyse critique. Depuis lors il n'existe plus, dans le monde occidental, d'idéal admis par tous. Pourtant, la soif de la réalisation pratique d'un idéal subsistait toujours ; elle devint même plus véhémente du moment que l'homme se rendit compte de sa puissance créatrice. On voit donc l'Europe divisée en différents champs idéologiques, chacun luttant au nom d'un idéal particulier. D'où le fanatisme des guerres de religion et ensuite, après la déchéance de l'idéal religieux, l'âpreté des luttes sociales et politiques qui arrive à son comble à l'époque actuelle.

En Orient, l'idéal suprême, d'ordre spirituel, est admis jusqu'à nos jours. Sans doute, les diverses religions et écoles philosophiques diffèrent dans l'interprétation de cet idéal. Mais ces divergences concernent la voie menant au salut, l'importance même du salut n'est contestée par personne. Et, comme nous l'avons déjà indiqué, les moyens de réalisation étant d'ordre secondaire pour un homme d'Orient, ces divergences ne provoquent pas de discordes sérieuses. Les adeptes des diverses religions n'éprouvent pas de haine pour ceux qui professent une autre foi. L'histoire

de l'Orient ne connaît pas de guerres de religion. On pourrait le contester en faisant valoir le fanatisme des Musulmans cherchant à imposer leur foi par la force. Mais cet exemple n'est pas significatif. Malgré les apparences, l'islam n'est pas une religion orientale typique. Il a les mêmes sources que le christianisme, il ne peut pas être considéré sous le même jour que les grandes religions d'origine purement orientale. D'ailleurs les expéditions militaires des Arabes et des Turcs traduisaient plutôt l'élan belliqueux des tribus primitives enivrées d'un désir de conquête, qu'une tendance consciente d'imposer au monde une nouvelle loi. De même, les luttes sanglantes entre les Hindous et les Musulmans aux Indes ont pour base plutôt des raisons sociales et économiques que des sentiments religieux.

On pourrait donc résumer ces considérations dans une formule laconique qui, sans prétendre épuiser le problème, présente les traits essentiels de l'opposition Orient-Occident : *l'Occident conserve encore une puissance créatrice qui lui permet d'atteindre ses buts, mais il a perdu son idéal universel et il s'épuise à vouloir réaliser, avec le même fanatisme, des idéaux contradictoires. En revanche, l'Orient est toujours conscient de son idéal suprême, mais il est complètement dépourvu de volonté pour une réalisation pratique de ses aspirations.* Il apparaît donc que l'Orient et l'Occident présentent deux tronçons orientés vers le même but qui pourraient très bien se compléter l'un l'autre. Si l'on pouvait joindre la puissance créatrice du monde occidental à la certitude inébranlable des Orientaux, il en pourrait résulter des conséquences d'une importance capitale pour l'humanité.

Pour le moment une telle synthèse est loin d'être réalisable. L'attitude des Européens et des Américains vis-à-vis de l'Orient oscille entre un mépris mal fondé et une admiration naïve pour ce qui ne représente pas les plus grandes valeurs du monde oriental. D'autre part les Orientaux, tout en gardant du mépris pour la civilisation prétendue matérialiste du monde occidental, ont pourtant appris à profiter de l'exemple des Européens et des Américains. On ne saurait trop insister sur le fait que l'attitude passive dont nous avons parlé ne caractérise plus le monde

oriental. Ce monde est en train de recouvrer, sous l'influence occidentale, son dynamisme. L'exemple en est fourni par le Japon qui a très bien su s'approprier les méthodes occidentales pour s'en servir contre l'Europe et l'Amérique. Il ne s'agit plus d'une guerre locale. Le Japon a procédé ouvertement à une organisation moderne de l'Extrême-Orient pour le lancer contre le monde occidental. Dans le conflit actuel, le Japon a échoué. Mais il serait naïf d'en déduire que l'Asie ne présente plus aucun danger pour nous. En fixant notre attention sur les événements qui se produisent tout près de nous, nous risquons de n'apercevoir que trop tard la grande évolution qui se fait actuellement en Orient. Quel que soit le résultat de la guerre contre le Japon, il paraît hors de doute que l'époque coloniale touche à sa fin. L'autorité de la race blanche est fortement compromise en Orient. Les pays colonisés se sont rendus compte de l'importance pour les puissances occidentales de leurs richesses naturelles ; ils préfèrent profiter eux-mêmes de ces ressources. Une fois organisés, délivrés de leur attitude passive, ils peuvent constituer pour nous, avec leurs réserves inépuisables, un danger contre lequel toute défense serait vaine.

Cette crise peut survenir dans quelques dizaines d'années, peut-être même plus tôt, et peut avoir des conséquences très graves pour toute notre civilisation. On pourrait pourtant l'éviter. Le conflit n'est point du tout nécessaire. Nous avons vu que les deux mondes ne s'opposent que par suite d'un malentendu, que les deux civilisations peuvent se compléter parfaitement sans chercher à se dominer l'une l'autre. Il serait encore temps de supprimer les sources du malentendu. Mais pour le faire, on devrait apprendre à mieux connaître l'Orient et à s'y faire mieux connaître. Ce n'est pas par la force matérielle qu'on pourra contraindre l'Orient. Ce n'est pas par cette contrainte qu'on évitera le conflit. C'est dans le seul domaine spirituel qu'un langage commun pourrait être trouvé.

CONSTANTIN REGAMEY.